BANQUE COMMUNE D'EPREUVES

304
ESCP_ST

Conception : E.S.C.P. – EUROPE

ETUDE & SYNTHESE DE TEXTES

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE, LETTRES & SCIENCES-HUMAINES

MERCREDI 12 MAI 2010 de 8 h. à 12 h.

Vous présenterez, en 300 mots (tolérance de 10% en plus ou en moins), une synthèse des trois textes ci-après, en confrontant, sans aucune appréciation personnelle et en évitant autant que possible les citations, les divers points de vue exprimés par leurs auteurs.

Indiquez, en fin de copie, le nombre de mots utilisés.

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

Texte 1

Les empereurs[1] possédaient, il est vrai, un pouvoir immense et sans contrepoids, qui leur permettait de se livrer librement à la bizarrerie de leurs penchants et d'employer à les satisfaire la force entière de l'État ; il leur est arrivé souvent d'abuser de ce pouvoir pour enlever arbitrairement à un citoyen ses biens ou sa vie : leur tyrannie pesait prodigieusement sur quelques-uns ; mais elle ne s'étendait pas sur un grand nombre ; elle s'attachait à quelques grands objets principaux, et négligeait le reste ; elle était violente et restreinte.

Il semble que, si le despotisme venait à s'établir chez les nations démocratiques de nos jours, il aurait d'autres caractères : il serait plus étendu et plus doux, et il dégraderait les hommes sans les tourmenter.

Je ne doute pas que, dans des siècles de lumières et d'égalité comme les nôtres, les souverains ne parvinssent plus aisément à réunir tous les pouvoirs publics dans leurs seules mains, et à pénétrer plus habituellement et plus profondément dans le cercle des intérêts privés, que n'a jamais pu le faire aucun de ceux de l'Antiquité. Mais cette même égalité, qui facilite le despotisme, le tempère ; nous avons vu comment, à mesure que les hommes sont plus semblables et plus égaux, les mœurs publiques deviennent plus humaines et plus douces ; quand aucun citoyen n'a un grand pouvoir ni de grandes richesses, la tyrannie manque, en quelque sorte, d'occasion et de théâtre. Toutes les fortunes étant médiocres, les passions sont naturellement contenues, l'imagination bornée, les plaisirs simples. Cette modération universelle modère le souverain lui-même et arrête dans de certaines limites l'élan désordonné de ses désirs.

Indépendamment de ces raisons puisées dans la nature même de l'état social, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres que je prendrais en dehors de mon sujet ; mais je veux me tenir dans les bornes que je me suis posées.

Les gouvernements démocratiques pourront devenir violents et même cruels dans certains moments de grande effervescence et de grands périls ; mais ces crises seront rares et passagères.

Lorsque je songe aux petites passions des hommes de nos jours, à la mollesse de leurs mœurs, à l'étendue de leurs lumières, à la pureté de leur religion, à la douceur de leur morale, à leurs habitudes laborieuses et rangées, à la retenue qu'ils conservent presque tous dans le vice comme dans la vertu, je ne crains pas qu'ils rencontrent dans leurs chefs des tyrans, mais plutôt des tuteurs.

Je pense donc que l'espèce d'oppression dont les peuples démocratiques sont menacés ne ressemblera à rien de ce qui l'a précédée dans le monde ; nos contemporains ne sauraient en trouver l'image dans leurs souvenirs. Je cherche en vain moi-même une expression qui reproduise exactement l'idée que je m'en forme et la renferme ; les anciens mots de despotisme et de tyrannie ne conviennent point. La chose est nouvelle, il faut donc tâcher de la définir, puisque je ne peux la nommer.

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens[2], il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il

---

[1] *Les empereurs* : il s'agit des empereurs de l'Antiquité latine.

[2] *Quant au demeurant de ses concitoyens* : quant au reste de ses concitoyens.

n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.

Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu, et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industrieux, dont le gouvernement est le berger.

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple.

Alexis de Tocqueville,
De la Démocratie en Amérique II, Quatrième partie, Chapitre VI (1840)
(« Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre »)

Texte 2

La ligne de démarcation entre le monde posthistorique et le monde historique change rapidement et se révèle ainsi difficile à tracer. L'Union soviétique s'est apparemment déplacée rapidement d'un camp dans l'autre ; son éclatement impliquera probablement une division entre des États successeurs qui réussiront leur passage à la démocratie libérale, et d'autres qui ne le pourront pas. La Chine d'après Tien An Men est loin d'avoir réalisé la démocratie, mais depuis le commencement de la réforme économique, sa politique étrangère est devenue, pour ainsi dire, *bourgeoise*, et de manière croissante. Les dirigeants actuels de la Chine semblent comprendre qu'ils ne peuvent pas faire tourner à l'envers la pendule des réformes économiques, et que leur pays devra rester ouvert à l'économie internationale. Cela a interdit tout retour à une politique extérieure de type maoïste, malgré les tentatives pour faire revivre à l'intérieur certains aspects du maoïsme. Les États les plus importants d'Amérique latine — Mexique, Brésil et Argentine — sont passés au cours de la dernière génération d'un monde à l'autre, et bien que les rechutes soient toujours possibles pour chacun d'eux, ils paraissent

maintenant fermement rattachés aux autres démocraties industrielles par le jeu de l'interdépendance économique.

A plus d'un titre, les mondes historique et posthistorique garderont des existences parallèles mais séparées, avec peu d'interaction entre elles. Il y aura toutefois plusieurs axes au long desquels ces deux mondes se heurteront. Le premier est le pétrole, cause véritable de la crise internationale qui a suivi l'invasion irakienne du Koweït. La production pétrolière reste en effet concentrée dans le monde historique et elle est vitale pour le bon fonctionnement du monde posthistorique. Quoi qu'on ait dit au cours des crises pétrolières des années 1970 de l'interdépendance croissante du monde entier pour une grande variété de produits, le pétrole reste la seule ressource dont la production est suffisamment concentrée pour que le marché en soit soumis aux manipulations et aux ruptures pour des raisons politiques ; la rupture peut déclencher presque immédiatement des conséquences économiques dévastatrices pour le monde posthistorique.

Le second axe d'interaction est moins visible actuellement que le pétrole, mais il est peut-être le plus riche de problèmes à long terme ; c'est l'immigration. On constate aujourd'hui un flux constant de peuples provenant de pays pauvres et instables vers les pays riches et sûrs ; ce phénomène a affecté presque tous les États du monde développé. Ce flux, constamment croissant ces dernières années, pourrait être soudainement accéléré par des bouleversements politiques dans le monde historique. Des événements comme la dislocation de I'Union soviétique ou l'éclatement de violences interethniques en Europe de l'Est, ou encore l'annexion de Hong Kong par une Chine communiste restée orthodoxe, pourront être autant d'occasions de transferts massifs de population du monde historique au monde post historique. Ce flux de population garantira que les États posthistoriques continueront de s'intéresser au monde historique, soit pour endiguer le flot, soit parce que ces nouveaux immigrants seront entrés dans le système politique et forceront leurs nouveaux hôtes à s'impliquer davantage.

Il s'est révélé très difficile pour des pays posthistoriques de faire obstacle à l'immigration pour au moins deux raisons. La première est que la plupart des pays posthistoriques ont eu des difficultés à formuler un principe juste d'exclusion des étrangers qui ne paraisse point violer les principes du droit universel envers lesquels les démocraties libérales sont engagées, et qui ne soit ni ne semble raciste ou nationaliste. Toutes les démocraties développées ont imposé des limites à l'immigration, à un moment ou à un autre, mais elles l'ont toujours fait, pour ainsi dire, avec mauvaise conscience.

La seconde raison pour l'accroissement de l'immigration est économique, depuis que presque tous les pays développés ont connu des pénuries de main-d'œuvre non qualifiée ou peu qualifiée, dont le tiers monde regorge. Tous les travaux peu payés ne peuvent pas être exportés. La compétition économique dans un marché mondial unique doit favoriser la poursuite de l'intégration des marchés régionaux du travail, tout comme le premier capitalisme a engendré la croissance des Etats-nations unifiés avec de hauts niveaux de mobilité intérieure de la main-d'œuvre.

L'axe final d'interaction entre les deux mondes sera constitué par certains problèmes sur l'« ordre du monde ». En raison de la menace particulière que certains pays historiques posent à leurs voisins, de nombreux pays posthistoriques s'y intéresseront abstraitement en empêchant la diffusion de certaines technologies vers un monde historique jugé trop enclin au conflit et à la violence.

Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*,
Champs-Flammarion, 1992 (traduction de Denis-Armand Canal)

Texte 3

Des événementialistes

[...] Il n'y a aucune visée mystique (et encore moins cognitive) dans l'événementialisme négatif de notre époque. Le rien y est approuvé comme la seule positivité à notre portée. L'acceptation de tout ce qui apparaît (tout ce qui est « nouveau » est bien) est un des traits caractéristiques d'Homo festivus, dont le saint patron pourrait être en effet le Pangloss de Candide. Son adhésion non critique, inconditionnelle, aux inventions de la « modernité », le révèle (mais est-ce une surprise ?) comme tout à fait étranger à Hegel et au rôle essentiellement positif que ce dernier attribuait à la négation, par laquelle le donné se trouve sans cesse détruit pour laisser place à la réalisation de possibilités nouvelles. Le donné étant également du néant, on ne voit plus très bien ce que l'on pourrait désirer y modifier. Pour en terminer avec cette seconde non-guerre du Golfe[3], et insister sur la non-croyance complice et fervente qui, pour cette nouvelle occasion, a uni spectateurs et commentateurs, il est amusant de remarquer que les seuls à avoir manifesté une certaine crédulité à propos de l'imminence postiche de ce non-événement sont justement les apparatchiks planétaires de l'hyperfestif : je pense au gouvernement japonais et au Comité international olympique qui ont solennellement demandé aux États-Unis de ne pas attaquer l'Irak pendant les jeux d'hiver de Nagano. Il y avait là, en effet, un conflit exemplaire, et finalement le seul : entre le sport devenu aujourd'hui l'unique métaphore acceptable des anciennes guerres (dont il canalise la violence, qu'il met au service de la restauration du « vivre-ensemble » et de la recréation du « lien collectif »), et la guerre dématérialisée (mais publicitairement vendue comme une menace réelle) qui risquait de lui faire concurrence. Que les responsables du festif sportif aient été les seuls adversaires (les seuls dupes) de ce pseudo-néo-conflit, est finalement moral : les promoteurs des microscopiques et insupportables guerres à blanc du sport n'ont pas de pire ennemi que le réel en tant qu'accident.

Mais ils ont eu bien tort de s'alarmer : les propagandistes de la nouvelle non-guerre du Golfe ne parlaient, eux aussi, que d'une guerre à blanc.

À mesure qu'achèvent de se dissoudre, dans l'indifférence générale, la plupart des éléments de la réalité d'autrefois, se multiplient dans les mêmes proportions les entreprises précipitées de reconstruction de cette réalité à partir de ses propres débris. C'est le cas de ces anciens quartiers que l'on normalise, de ces rues que l'on a rendues au public sous forme de voies piétonnes congelées, et de ces bons vieux endroits quelconques de jadis qui deviennent des « zones d'activités » ou encore des « espaces ». C'est l'ensemble de la réalité récemment sinistrée qui devient l'objet de tentatives unanimes pour la relever, la rebâtir, la redresser tant bien que mal. Et « voir les choses comme elles sont », dans ces conditions, c'est voir précisément comme elles ont été transformées par ceux qui ne veulent pas qu'on voie ces transformations. Mais ce bricolage universel crée quelques emplois. La vie sociale elle-même, saccagée de fond en comble, est reconstruite de toutes pièces contre espèces sonnantes et trébuchantes. Dans *Topaze*, Pagnol évoquait un escroc appelé Ménétrier : « On lui a donné une très belle chaîne de montagnes du côté de Tananarive. Il est allé là-bas pour la vendre aux gens qui l'habitent », dit de lui un des personnages de la pièce. L'entrepreneur d'événements vend indifféremment aux populations actuelles catastrophes, accidents, incidents, coups de théâtre et réjouissances, toutes choses dont elles disposaient très bien sans lui, ou qu'elles étaient parfaitement capables de se procurer par leurs propres moyens, avant que la condition même

---

[3] L'auteur fait ici référence à des tensions dont les observateurs de l'époque (1998) craignaient qu'elles n'entraînent une seconde guerre du Golfe, après la première de 1990-1991.

d'existence de ces choses (le hasard) n'ait été éradiquée. On peut ainsi, de nos jours, rencontrer des socio-réparateurs dans tous les domaines. J'en ai même connu dont l'étonnant métier consistait à prendre contact avec des propriétaires d'appartements de luxe et leur louer ceux-ci au profit d'autres personnes désireuses d'y organiser un dîner, une soirée, enfin d'y recevoir des gens *comme chez eux*. Où l'on peut constater que la vie quotidienne a aussi tendance à entrer dans la catégorie de la reconstitution historique. Privé de toute substance, désincarné, éternisé, le rituel du dîner chic passe avec le reste de l'autre côté de l'Histoire, dans cette région où tout sonne creux, mais où tout se poursuit et se poursuivra sans nécessité, sans objet, parce que c'est comme ça et parce qu'il le faut. À chacun des niveaux d'activités humaines, la tentative de relever ce qui a été mis par terre, de rebricoler quelque chose avec les moellons du concret effondré, prend les allures d'une œuvre de longue haleine. Ce sera le travail du troisième millénaire. Toutes les activités « spontanées » ou « naturelles » de l'être humain ne vont plus de soi. Elles nécessitent, comme on dit dans les partis politiques en débâcle, d'être « refondées ». Et, bien entendu, quand elles le sont, elles n'ont pas davantage de sens, ni d'avenir, que les « refondations » politiques en question.

L'événementiel, en même temps qu'il cessait d'être un adjectif pour devenir un nom, a cessé de désigner des faits, des actes, des accidents, des incidents marquants. La seule chose qui n'existe plus dans le monde des entrepreneurs d'événements (mais comment les appeler ? événementialistes ? aventuriens ? péripétistes ? accidentiers ?), ce sont les événements : l'aventure qui survient sans être attendue. Le hasard, aujourd'hui, n'a pas du tout bonne presse. Il n'est plus dans le camp du monde qui gagne. L'imprévisible est une gêne. C'est le point noir, la hantise du marchand d'événements. Se produirait-il, quelques semaines avant l'an 2000, une péripétie inopinée, c'est-à-dire à l'ancienne, qu'elle apparaîtrait comme un scandale, et même comme un affront mortel, aux organisateurs de l'an 2000 ; lesquels se sont arrogé pour cette époque-là, plus encore que pour tout autre, le monopole de l'événement.

Philippe Muray, *Après l'histoire*, Les Belles Lettres, 2000
(texte initialement publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1998)